

hommes, oubliant leur tactique de ruse, se montraient aux premiers rangs. Des pierres, des briques volèrent. Et ce fut comme un jeu de massacre. Un soldat, atteint au front, s'écroula, lâchant son fusil.

Roll, nerveux, mâchait sa moustache. Les crosses, cette fois, seraient vaines. Même, pour charger avec les baïonnettes, l'espace manquait. La troupe serait enveloppée, paralysée, étouffée. Et une angoisse lui vint. Allait-il être contraint de faire feu?

Il reculait, oppressé à la pensée du rude devoir, attendant toujours l'arrivée de la cavalerie. La corvée, vraiment, devenait trop rude. Lui faudrait-il, à la veille de partir, laisser des morts derrière lui, emporter dans la paix, à jamais troublée, de sa retraite, un affreux souvenir? Une tourbe immonde, soit! Mais il y avait là des femmes encore, et, parmi elles, des inconscientes, des innocentes peut-être, que la charge de tout à l'heure n'avait pu dégager.

Mais un flot, maintenant, battait le flanc de l'usine, créant un nouveau danger. Et d'autres soldats, continuellement, étaient atteints. Les gradés, frémissants, se tournaient vers le capitaine. Roll éleva la voix, dit au lieutenant :

—Faites charger les armes!

Et lui-même poussa son cheval.

Il espérait encore. Son ordre, jeté à voix haute, les commandements de l'officier, le claquement des culasses, avaient éteint les clameurs proches. Une pâleur faisait sur les faces pressées une clarté soudaine. Mais ce fut bref. Des huées, déjà, couvraient ses sommations. Il y eut des cris et des gestes de folie. Il abaissa vers des couteaux la pointe de son sabre. Et les pierres recommençaient de pleuvoir. Un homme, monté sur un banc, derrière un arbre, tirait des coups de revolver. Et le plus grave fut que d'autres avaient empoigné un pan de grille et l'ébranlaient en cadence, pour l'arracher. Roll rentra, donna l'ordre de tirer.

—Joue! commanda le lieutenant.

Alors, Roll, tout à coup, vit une chose terrible. Les crosses avaient sauté aux épaules. La foule oscillait, dégrisée. Et là, parmi cette tourbe, du milieu de ces faces blêmes qui se détournaient, se baisesaient, une femme jetait un cri vers lui: Pascaline.

D'un éclair, Roll se souvint, comprit. Pascaline était venue, la foule l'avait prise, l'émeute poussée, sans quelle pût s'arracher.

Pâle effroyablement, il pensa: arrêter le feu, dégager Pascaline, la ramener. Mais le pan de grille craquait déjà; des cris de terreur s'élevaient aux fenêtres de l'usine. Puis il sentait ses hommes exaspérés, en proie à



Les féeries de l'hiver à "Prospect Park" au bord des chutes du Niagara

l'instinct, prêts à prendre, fatalement, pour l'ordre du feu, la première parole qui frapperait leurs oreilles. Et, crainte plus haute, si, se jetant devant eux, lui-même relevait leurs fusils, ne les laisserait-il pas inquiets, troublés, machine qui n'est plus en main, à la merci des assaillants? Roll contint son geste éperdu, et, stoïque, drapé dans son devoir, il laissa aller:

—Feu! dit l'officier.

La salve tonna. Une panique emportait la foule, qui sema des corps sur la chaussée. Et Roll, béant, vit Pascaline étendue.

On avait porté les blessés dans l'usine.

—Elle est perdue, déclara le médecin, qui s'était penché sur Pascaline.

Roll, sans un mot, s'agenouilla près d'elle. Sa moustache tremblait. De son mouchoir, il essuya doucement une écume rose qui moussait au coin des lèvres. Elle dit, comme dans un rêve, avec des yeux de fièvre:

—Notre mas, là-bas, dans le ciel bleu!...

Elle reprit, plus faiblement:

—Maurice joue!...

Et sa voix ne fut plus qu'un souffle indistinct.

—Les cigales chantent dans les oliviers!...

Puis elle se tut, le souffle même cessa, les yeux se fixèrent.

Et le cœur de Roll creva, d'un grand sanglot.

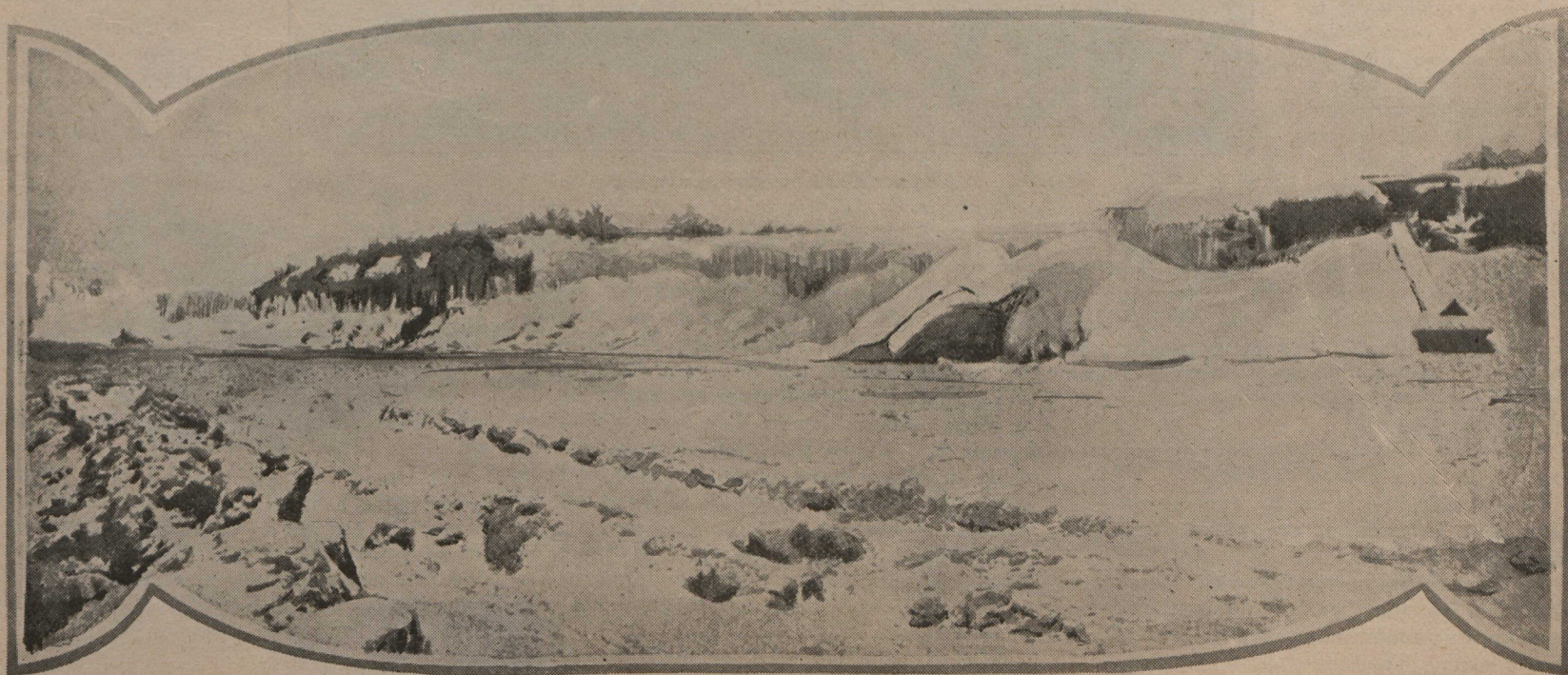
—Mon capitaine, annonçait un sous-officier, voici les dragons!

Roll ferma les yeux de Pascaline et se re-

leva, tout pâle, passant la main sur son front. Les officiers se taisaient, terrifiés, découvrant le drame. Mais Roll se raidit d'un suprême effort. Il indiqua, afin que le corps y fût porté, la maison de la morte, et il se porta à la rencontre des cavaliers, dont les fers sonnaient, enfin, trop tard, sur le pavé de la cour.

LES MERVEILLES DE LA GLACE et LES CATARACTES DU NIAGARA

Chaque hiver, les chutes du Niagara gèlent plus ou moins, et la vapeur d'eau qui sature l'atmosphère environnante forme en se déposant sur les arbres les plus proches, des cristallisations d'autant plus belles et plus volumineuses que le froid est plus grand. L'hiver très rigoureux que nous venons de traverser a produit à Niagara des effets de glace, tels que personne dans le pays ne se souvient d'en avoir vu de pareils. Une véritable montagne s'est formée en face de la chute américaine, sous laquelle l'eau coule librement, en attendant la débâcle qui la libérera du froid manteau qui l'emprisonne. Les effets produits par la cristallisation de l'eau sur les végétaux ont été, cette année, à Niagara, d'une beauté vraiment magique. Nos lecteurs pourront s'en faire une idée d'après nos gravures. Ces scènes grandioses ont, dit-on, amené beaucoup de touristes à Niagara, cet hiver.



Vue panoramique des Chutes du Niagara, telles que gelées actuellement